

DANS LA MÊME COLLECTION

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POUCKET (Baleine)

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME

JACK CHABOUD

LE TRONC DE LA VEUVE

POLARCHIVES



LE PASSAGE

**1.
NOIR, C'EST NOIR**

« 69 Q 69 »

Antoine Cavaignac esquissa un sourire en composant le code qui donnait accès à la partie arrière de la galerie. Était-ce Geneviève, la propriétaire des lieux, qui l'avait trouvé ? Il sourit béatement en évoquant la personnalité de celle qui régnait sur Les Infortunes de la vertu, côté cour et côté jardin.

La galerie de peinture était fermée et aucune séance spéciale n'avait lieu ce soir. Il n'avait donc pas de raison d'être là, d'autant plus qu'il n'était pas censé avoir le code. Louis Cohen, l'autre expert de l'exposition qu'ils préparaient ensemble, le lui avait communiqué avec un petit rictus ironique : « À toutes fins utiles ».

Ce soir, alors qu'il venait de monter dans sa voiture garée place Saint-Sulpice, Antoine s'était souvenu qu'il avait oublié dans le bureau de Geneviève son dossier rouge, celui des assurances des originaux exposés.

Un coup d'œil à sa montre, il avait largement le temps d'aller à son dîner avec sa chère et délicieuse petite Chloé Bourgade, qu'il n'avait pas vue depuis une éternité.

« 69 Q 69 »

La porte s'entrouvrit sur le silence et l'obscurité de l'étroit couloir qui conduisait au bureau de la séduisante galeriste. Antoine n'osa pas allumer, il se sentait coupable,

en effraction. Derrière lui, un misérable flot de lumière grise tenta de percer les vagues de pluie qui s'abattaient sur la cour de l'immeuble pour se faufiler avec lui à l'intérieur. Peine perdue. Il se remémora les lieux avant de s'élançer dans le noir. Une ligne droite, un premier puis un second virage à gauche, la porte du bureau, et face à elle, l'escalier desservant les salles du sous-sol, où s'ébat-tait la nuit une clientèle nocturne plus éprise de fouets que de pinceaux.

Il referma la porte et avec assurance atteignit le bureau au jugé. Il y pénétra, et sans plus de crainte, alluma le lampadaire situé dans l'entrée.

Après s'être saisi du dossier qu'il avait laissé sur un fauteuil, il prit le temps de jeter un rapide coup d'œil au tableau qu'il avait eu sous les yeux une partie de l'après-midi : de curieux astéroïdes y survolaient des ruines de palais et de temples dans des dominantes de bleus et de gris.

Quand il ressortit dans le couloir obscur, il dériva dès la première courbe et heurta un mur dans un fracas qui lui parut assourdissant. Il s'immobilisa, attentif à une quelconque réaction. Un second bruit résonna alors, réplique du premier, lui faisant réaliser qu'il n'en avait pas été l'auteur. Soudain, une voix d'homme hurla : « Non ! » Une voix chargée d'une totale épouvante. Puis la voix, plus haute, aiguë, longue, redoubla : « Non ! »

Le cœur d'Antoine se mit à galoper dans sa poitrine. Dans un étrange réflexe de protection né de la peur, le bibliothécaire s'écrasa contre le mur, comme s'il voulait y incruste sa chair et ses os. Puis, il tenta de se calmer. On simulait souvent des horreurs dans ces lieux et il avait assisté à une ou deux soirées plutôt épicées. Mais non, là, ça ne pouvait tromper ! C'était l'expression d'une véritable épouvante.

Il n'eut pas le temps d'épiloguer car une porte s'ouvrit, une lumière fusa de la cage d'escalier, portant une rumeur qui s'évanouit aussitôt. Affolé, Antoine tourna le dos à l'entrée et fonça au fond du couloir qui s'achevait en cul-de-sac, où il se réfugia dans les toilettes privées de l'établissement. « Dans la gueule du loup » se dit-il en reprenant à nouveau son sang-froid. Quelqu'un grimpa au rez-de-chaussée, faisant resurgir la peur du bibliothécaire. La lumière inonda le couloir, des pas s'éloignèrent vers la sortie. La porte claqua et le noir s'étendit à nouveau sur le domaine des Infortunes de la vertu.

Antoine attendit : quelques poignées de secondes... une poignée de minutes. Puis, n'y tenant plus, il bondit dans le couloir et se guidant le long d'un mur, il gagna l'entrée.

Au moment de sortir, il fut soudain convaincu de s'être abandonné à un fantasme bien propre à ce lieu d'illusions, qui stimulait son imagination et sa libido depuis quelque temps. Par bravade, désormais certain d'être seul, il alluma le couloir, revint sur ses pas, descendit l'escalier, le cœur apaisé, le corps baignant dans cette chaleur qui suit les mouvements de panique. La salle dite « des petites tortures » n'était pas fermée. Il alluma le système commandant une série d'appliquees en forme de torches aux lumières doucereuses disposées tout autour de la pièce. Mais quand son regard balaya la pièce, il sut qu'il avait eu tort de revenir sur ses pas.

2.

LA ROUSSE EFFEUILLÉE

Les yeux grands ouverts avec la fixité de ceux qui ne cilleront plus jamais, un jeune type allongé sur le sol regardait le plafond. Un garçon vraiment gros, trop gros certainement, la chemise trempée de sueur, sortie du pantalon sans aucune élégance. Pas la moindre trace de sang, ni de coup sur ce corps étalé dans la souplesse d'une mort récente. Mais sa tête aux cheveux blonds ras faisait un angle vraiment impossible avec ses épaules. Le bibliothécaire demeura sans réaction devant le cadavre, jusqu'à ce qu'un ronflement de moteur l'avertît qu'une voiture manœuvrait dans la cour. On venait prendre livraison du supplicé.

Cette fois, Antoine se maîtrisa. Au lieu de fuir dans n'importe quelle direction, il traversa la salle pour gagner le palier donnant sur la galerie. Il éteignit derrière lui, ouvrit la tenture rouge qui séparait les espaces privé et public et se glissa entre les caisses d'emballage des tableaux en attente d'accrochage. Il était invisible de la rue comme de l'arrière-boutique. Dans l'attente que les tueurs aient achevé leur besogne de charognards.

Quand il entendit le moteur de la voiture ronfler sous la pluie battante dans la petite rue déserte, il se faufila à quatre pattes vers la vitrine, mais pas assez vite pour pouvoir lire la plaque d'immatriculation du véhicule ou en identifier la marque. Toujours courbé en deux dans un excès de prudence, il récupéra son dossier sous une

caisse, et dans le mouvement, il découvrit un petit papier froissé sur lequel était inscrit au stylo à bille noir : « Tango chinetoque ». Il le fourra dans sa poche, puis consulta sa montre, et pensant à son rendez-vous de la soirée avec sa petite historienne favorite, il maugréa comme le lapin d'Alice : « je vais être en retard ». Et elle n'aimait pas ça, sa belle rousse, au nom de sa « bonne éducation provinciale » opposée aux manières des nouveaux beaux parisiens. Il entreprit de fouiller les poches intérieures de sa veste en quête de portable, pour lui laisser un message au Mont Blanc, leur restaurant fétiche et lieu de retrouvailles. Chloé n'avait pas de téléphone mobile pour résister à la surdose de communication ambiante.

Aucune des poches du bibliothécaire ne recelant son portable, il en conclut qu'il l'avait perdu en jouant l'acrobate caco-chyme derrière les caisses. Il fureta tout autour de lui sans autres découvertes que des mégots et des déchets de carton sur le sol. Il ne lui restait plus qu'à repasser par la petite salle pour sortir dans la cour. Mais quand il voulut ouvrir la porte du sous-sol, il découvrit qu'on l'avait fermée à clé.

« D'accord, c'est ta soirée » se marmonna-t-il, avant de s'avouer que le gros jeune gars avait été bien plus à plaindre que lui. Il revint dans la galerie, sans crainte de se faire voir cette fois, et en tournant sur lui-même comme un derviche en quête d'ivresse spirituelle, tenta de trouver une solution tombée du ciel. Et ce fut ce qui arriva, ou presque. De l'endroit où il s'était figé il apercevait par l'ouverture de la tenture la porte de la galerie, fermée par une barre métallique sur laquelle s'antraient une série de verrous. Et il savait qu'un double des clés de ces multiples serrures reposait dans le tiroir à secret du bureau Louis XVI de Geneviève. Il ouvrit les verrous, revint poser le trousseau de

clés à sa place, sortit en tirant la porte derrière lui en réalisant qu'il laissait deux signatures de son passage : des serrures ouvertes et sans doute un portable. Restait à savoir qui les découvrirait et ce qu'on en déduirait. Cette seule pensée lui fit dresser les poils les plus sensibles de son épiderme, tandis que son estomac se creusait à lui couper le souffle.

Il était plus de neuf heures quand il abandonna sa voiture sur un trottoir et se fondit dans les nombreux passants qui profitaient de l'arrêt de la pluie pour envahir Paris, malgré la température toujours aussi épouvantablement basse pour la saison. Il n'était presque pas en retard et avec ce qu'il avait à raconter, il était assuré de l'absolution de sa jeune amie.

Au sortir d'une rue agitée, métamorphosé en glaçon, il s'extirpa de la foule, gagna le calme de la rue Debelleyne et entra en hâte dans la petite salle bondée de l'hôtel-restaurant du Mont-Blanc. Leur petit rendez-vous, proche de chez Chloé, était ouvert ce soir-là comme chaque fois que la galerie voisine avait un vernissage. Et comme à un signal, les habitués de midi avaient appliqué pour se mêler aux clients exotiques de la galerie, attirés par la chaleur des lieux et l'encanaillement du modeste bistro et de son petit salé aux lentilles.

Antoine dut s'arrêter sur le seuil pour essuyer la buée qui avait voilé ses lunettes, aussi rondes que son visage piqué d'une barbe rase et dominé par l'ébouriffement de ses cheveux blancs. Ce geste familier attendrissait toujours la patronne, qui avait un véritable faible pour lui. Quand il était là, elle affirmait aux piliers du bar, qui l'avaient entendu cent fois : « Il a de la classe monsieur Antoine, et c'est un savant ». Et elle ajoutait, avec un clin d'œil de connivence, qu'il était aussi coquin qu'il était malin.

À peine se fut-il frayé un chemin dans la fumée et la foule jusqu'à leur table, que Chloé l'accueillit d'un baiser et d'un triomphal :

- Je ne fume plus.
- Patch ? Griot africain ? Molécule miracle ? Psychanalyse ?
- Volonté, de la pure.
- Bravo ma grande.

Le sourire qui barrait le visage du bibliothécaire se figea soudain, car il venait de sentir monter en lui un brutal frisson de peur à la pensée du jeune mort et de ses imprudences de la soirée :

- Chloé...
- Oui ?

Le ton de son ami alerta immédiatement la jeune fille :

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il se pencha vers elle, et dans un souffle lui raconta ce qu'il venait de vivre aux Infortunes de la vertu. Quand il eut fini, elle le regarda longuement, puis lâcha avec fermeté :

- Personne ne t'a vu. Personne ne sait que c'est toi qui as ouvert la porte de la galerie (il approuva d'un hochement de tête) et... personne ne peut savoir à quel moment tu as perdu ton portable.

Ça, il n'y avait pas pensé ! Fou de joie, il attrapa les épaules de la jeune fille et l'embrassa avec fougue sur le front à plusieurs reprises. Elle fit mine de se défendre, puis reprit sur un ton sérieux, mais sans aucune logique :

- J'abandonne ma série d'articles sur la Révolution de 1848.

- Pourquoi ?
- Ça m'ennuie.

Feignant l'indignation, Antoine reprit avec grandiloquence, d'une voix forte :

- Sachez mademoiselle que « les révolutions, ce sont

les seules pages de l'Histoire qui méritent qu'on ouvre, qu'on pose un livre » et c'est signé de mon homonyme Godefroy Cavaignac.

La jeune fille applaudit, imitée par leurs voisins, complices sans savoir pourquoi. Ce fut dans ce climat triomphal qu'il s'attabla. Dans le silence qui suivit, Chloé, fine mouche, nota que son ami était toujours perturbé par l'épisode de la galerie. Pour dissiper le malaise qui s'installait, elle s'exclama avec un enthousiasme un peu feint :

– Tu te souviens de la confession de Marx, le questionnaire de ses filles ?

Il grogna une approbation et elle acheva :

– Ma qualité la plus appréciée, c'était quoi ?

– La résistance, il me semble.

– Oui, la Ré-si-stance ; donc je retourne à mon occupation favorite : l'Occupation.

– Alors ça y est, s'esclaffa avec ironie le responsable du pudiquement nommé « Service Spécial » de la BNF, tu repars comme en quarante ?

– *Maréchal, nous voilà...* rigola un buveur proche noyé dans la fumée des cigarettes et les vapeurs d'alcool.

La patronne vint poser entre eux une bouteille de Régnié de chez Lagneau. Ignorant les interruptions, Chloé répondit d'une petite voix d'étudiante appliquée :

– Mais oui mon Tonio, je repars sous Vichy. Ou plutôt, mon travail vient de me faire tomber sur un sujet qui intéresserait plutôt la Chloé journaliste. Une affaire de réseau de résistants francs-maçons.

– Dis donc, le bibliothécaire parut soudain oublier ses préoccupations et s'enflamma, quelle coïncidence, moi aussi je travaille sur un franc-mac !

– Ils sont partout ceux-là, éructa un de ceux qui s'étaient perchés sur les tabourets du bar comme un vautour sur une

ligne à haute tension.

Antoine continua :

– Mon maçon à moi, c'est le Divin Marquis...

– Comment, s'étonna Chloé, le marquis de Sade était franc-maçon ?

– Tout ce qu'il y a de plus, ma belle. Donatien Alphonse François marquis de Sade était un esprit des lumières, un peu ténébreux certes. De plus, son père avait été initié en Angleterre avec Charles de Secondat baron de la Brède et de Montesquieu.

– Du beau linge.

– En effet (le bibliothécaire tira de sa serviette un dossier fripé qu'il entrouvrit), le marquis fut aussi affilié à la fameuse loge des *Neuf Sœurs*, où il eut pour frères Voltaire, Benjamin Franklin, Chamfort, les Montgolfier, Carnot, Chaptal, Dupuytren, Esquirol, Jussieu, Laplace, Monge, Guillotin...

– Celui de la guillotine ?

– Mais oui, c'était un médecin. Il a inventé sa machine pour éviter aux condamnés les aléas du coup de hache.

– Quelle érudition, admira Chloé, mais comment...

Antoine ne la laissa pas achever

– Attends, j'ai autre chose à te révéler, ma rousse à la chevelure ardente...

Mais ce fut la patronne minaudante qui l'interrompt en apportant elle-même un veau sauté à l'estragon pour cette soirée inhabituelle. Au deuxième coup de fourchette, le bibliothécaire revint à la charge :

– Figure-toi que je suis l'inferral expert de l'exposition consacrée à Sade par la galerie Les Infortunes de la vertu, celle où...

Il n'acheva pas, comme si l'évocation du lieu en avait fait encore resurgir les événements de la soirée. Chloé

continua comme si de rien n'était :

– Un beau nom pour le sujet.

– Heu... c'est aussi une galerie un peu spéciale.

À nouveau, il n'en dit pas plus.

Ils se turent pour se consacrer à leur repas. La chaleur aidant, Antoine enleva la veste de son éternel costume de toile noire et réussit immédiatement à faire une tache du plus beau marron sur son polo gris anthracite. Sourire attendri de sa compagne, tentative de nettoyage à sec, puis à l'eau, avant que le bibliothécaire n'immobilisât sa gesticulation maladroite, le regard bleu libidineux fixé sur la porte d'entrée : une fille rebondie comme un angelot, serrée de près par un pantalon de cuir et un chemisier trop court pénétrait au Mont-Blanc, dans une bouffée d'air glacé comme un mois de décembre à Chamonix. Elle venait en avant-garde de l'exposition voisine sur des céramiques gréco-bouddhiques afghanes, dont le vernissage devait s'achever.

Serviette en l'air, Antoine jeta un coup d'œil lubrique à la poupée Barbie, reluquée par la bande d'habitues dont le niveau sonore descendit en pente raide comme leur gosier. Chloé lui proposa :

– Celle-là, dans ta galerie « un peu spéciale », tu la lies et tu la fouettes comme de la crème allégée ?

– Tu sais bien que je ne rêve que d'effeuiller à nouveau ma petite rousse.

– Tu sais bien que tu as plus gros yeux que grand ventre, mon expert adoré.

Le quinquagénaire pervers favori de Chloé n'avait guère été son amant que le temps d'une prise de contact. La petite avait besoin de douceur et de caresses, son ami appréciait plutôt le cuir et les chaînes, à petites doses mais régulières.

Il voulut revenir sur leur terrain de connivence :

– C'est vraiment le soir des coïncidences, la galerie avec laquelle je travaille a appartenu à un riche marchand de tableaux, un certain Pierre Grunberg, déporté en 1944. Il avait appartenu à un réseau de résistance monté par des francs-maçons...

– *Patriam Recuperare* !

Le bibliothécaire fit un bond :

– Comment le sais-tu ?

– Parce que c'est la soirée des coïncidences ! Tu viens de le dire.

L'évocation des années noires de l'occupation allemande fit plonger le bibliothécaire dans un passé récent, où il était encore un directeur écouté aux Archives Nationales, jusqu'à une sale affaire impliquant un haut fonctionnaire très influent, ancien collabo. Antoine n'avait eu de cesse de démasquer le sinistre bonhomme, avec pour résultat sa descente aux enfers de la BNF, où il savourait désormais avec philosophie des collections qu'il parcourait en érotomane érudit.

La jeune femme remarqua son absence et demanda :

– Tu penses encore à ton obèse assassiné ?

– Mais non, franchement non ; je pense à toi, ma belle coïncidence.

– Coïncidence ! Coïncidence ! J'ai une gueule de coïncidence !

Il voulut répondre, mais un flot d'artistes et associés lassés des céramiques gréco-bouddhiques entra dans un bruit de volière en chaleur. Lorsque les intrus se furent égayés entre les tables et le bar, ce fut Chloé qui apprit à son compagnon qu'elle avait une bonne chance de faire un coup double : avancer sur sa thèse d'Histoire et placer à *Prométhée*, la revue historique pour laquelle elle pigeait, un article dont l'angle d'attaque serait « Résistance et

franc-maçonnerie sous l'Occupation, à travers la vie intellectuelle et artistique du pays ». D'où le recouplement avec le mouvement de Résistance *Patriam Recuperare*.

Antoine insista pour payer leur addition et ajouta :

– C'est étonnant le destin.

– Philosophe ?

– Écoute plutôt, ma petite poulette historienne...

Pour mon exposition sadienne, j'ai l'ambition de remettre l'œuvre du marquis dans sa perspective philosophique et sociale ; alors j'ai eu recours à des spécialistes et je vais pouvoir t'en faire profiter.

– Je ne vois pas le rapport avec mon sujet, je ne traite pas « La Milice et la fessée de 1940 à 1944 ».

– Tu vas comprendre. Parler du frère Sade, c'est pénétrer dans l'Histoire maçonnique, d'où la nécessité de consulter un spécialiste. C'est comme ça que j'ai rencontré un certain André Combes, qui m'a branché sur un jeune thésard en Histoire, comme toi ma belle. Un garçon précieux, figure-toi qu'il m'a déjà permis d'acheter des « érotiques », dans un lot récemment adressé par erreur au Grand Orient de France par les autorités russes. Moscou vient en effet de leur retourner les archives saisies par la police des sectes de Vichy. Ces documents avaient été emmenés par les nazis et récupérés par les Soviétiques.

– Ah, mais tu commences à m'intéresser, mon Tonio, la piste Occupation-maçonnerie me semble de plus en plus passionnante, s'enthousiasma Chloé.

Comme s'il n'avait pas entendu, Antoine poursuivit :

– Un garçon charmant ce Samuel Bartolomei, et un puits de sciences. Tu auras tous les tuyaux possibles par lui.

La fille moulée était partie en fumée, la salle se vidait. Ils se regardèrent un long moment sans parler. Les horreurs

de la galerie s'éloignaient, une douceur de fin de repas les enveloppa doucement. Ils se levèrent d'un même mouvement et partirent. Il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient sentis si complices, loin de leurs éternelles querelles d'anciens et de modernes : désenchanté post-soixante-huitard contre fille de l'air du temps. En ouvrant la porte du restaurant, Antoine ne put s'empêcher de revenir à son aventure :

– Même si je ne risque rien, il se passe de drôles de choses dans cette galerie.

– Dans ce genre d'endroit, ça t'étonne ?

– Des partouzes au meurtre, il y a une nuance, non ?

– Certes.

– De toute façon, je ne peux pas faire marche arrière, cette exposition est trop importante pour moi.

Chloé se fit rassurante et moqueuse :

– C'est évident. Le mieux est de garder ça entre nous, et que tu ne fréquentes la boîte que le jour.

Elle laissa passer un bref silence avant de poursuivre :

– Et peut-être bien que je vais aller faire un tour chez ton ensorceleuse.

Dans la petite rue glacée, Antoine se retourna vers la belle rousse avec inquiétude. Mais elle n'était plus avec lui. Elle était quelque part dans Paris une nuit d'hiver, le cœur battant en noir et blanc, comme dans un film d'époque : imperméable blanc et chapeau à fleur, jupe courte et socques en bois, les jambes décorées d'une couture au crayon gras, pour donner l'illusion des bas. Elle entendait des bruits de bottes ; elle n'avait pas d'ausweiss pour circuler si tard, mais il y avait des messages codés dans les bonnets de son soutien-gorge.

Chloé était loin de savoir à quel point ce passé allait la rattraper et lui faire battre le cœur : en couleur.

3.

LA PATRIE RÉCUPÉRÉE

– Antoine ? Antoine Cavaignac ?

– Oui.

– Vous avez perdu votre portable dans les toilettes des Infortunes de la vertu.

– Je...

– Et vous auriez pu trouver une solution plus discrète pour sortir de la galerie.

– Qui êtes-vous ?

– « Un ami qui vous veut du bien », selon la formule en usage dans ce genre de situation.

Un petit rire ponctué d'une quinte de toux, accompagna la fin de la phrase, avant que la voix ne reprenne :

– Vous savez où je suis ?

– Non.

– En bas de chez vous. J'ai fait comme la police, j'ai attendu le lever du jour et même nettement plus, pour venir vous voir. C'est correct non ?

Antoine fut rassuré par l'humour du propos, mais comme il n'arrivait pas à parler, son interlocuteur reprit :

– Je peux monter ?

À nouveau inquiet, le bibliothécaire tarda à répondre. Pourtant, il ne sentait aucune menace dans cette voix étouffée, qui lui était par ailleurs familière. Il se décida enfin :

– Oui. Je vous ouvre.

Quand la silhouette un peu voûtée s'encadra dans

l'entrée de son appartement, le bibliothécaire se sentit soulagé. Louis Cohen entra, sa petite moue drolatique et désabusée sur les lèvres. Il attrapa la main droite de son hôte et y posa le portable bien à plat sur la paume.

– Pourquoi... commença le bibliothécaire.

– Pourquoi ce petit jeu de chat et de souris ? Mais il me semble que je vous ai déjà confié que j'adorais ça. Et puis je sais que vous n'êtes pas comme moi, un cardiaque en situation irrégulière.

Ils rirent à l'unisson. Antoine fit du café pour lui et servit un jus d'orange au vieil homme. Ils grignotèrent. Mais quand il fut question de la présence de Louis dans la galerie la veille et de sa discrétion ce soir-là, l'expert consentit seulement à répondre de manière énigmatique :

– Trop tôt. Trop tôt pour vous répondre mon ami. Préparons cette magnifique exposition et ensuite on verra.

– Le jeune homme, hasarda le bibliothécaire, le jeune homme assassiné ?

– François ? Un mauvais coup. Oui, un mauvais coup. Nous partageons le goût des « devinettes »... et du danger.

Il avait accentué la fin de sa phrase au point de mélanger les diverses nuances Europe de l'Est et Amérique du Nord qui teintaient son accent de beaucoup de charme.

Les derniers mots de Cohen faillirent faire remonter à la surface de la conscience d'Antoine un élément qui ne parvint pas à passer la barrière du mot « devinette », qu'il répéta stupidement en fronçant les sourcils, tandis que l'expert le dévisageait avec indulgence, avant de se lever et de prendre congé d'Antoine en lui soufflant au passage : « Silencio. »

Quand la porte se fut refermée sur le vieil homme, le bibliothécaire mit un certain temps à réaliser ce qui venait de se passer, avant de se préparer un second, puis un troisième café : plus serrés les uns que les autres.

Pendant ce temps, rue des Archives, après avoir constaté qu'il faisait toujours aussi froid dehors, Chloé relisait les premières notes de son « Spécial Résistance et maçonnerie » bien au chaud sous sa couette, tasse de chocolat et tartines de confitures sur un plateau posé en équilibre au bord du lit.

« À cette époque, une branche spécialisée du contre-espionnage nazi s'installa rue Cadet, à l'ex-enseigne du Grand Orient de France (GODF). Cet organisme rejoignait dans les lieux son équivalent français, dirigé dès le 7 août 1940 par l'historien Bernard Faÿ, professeur au Collège de France, administrateur de la Bibliothèque Nationale, esthète élitiste, catholique et monarchiste. À ses côtés luttaient contre le complot judéo-maçonnique une autre personnalité de l'antisémitisme et de l'antimaçonnerie, Henry Coston, qui installa un centre d'action antimacçon au siège de la Grande Loge de France (GLF), rue Puteaux. Ce brave homme est mort dans son lit, il y a peu. Les documents réunis par les deux entités permirent de nombreuses arrestations, opérées par la Brigade de police franco-allemande, transformée en police des sectes, dirigée par l'amiral Platon, qui sera abattu par la Résistance... »

« Platon, se murmura Chloé, quel beau nom pour un vilain monsieur ! » et suivant ce mystérieux chemin de mémoire qui l'avait déjà entraînée dans les décors de l'Occupation, elle ferma les yeux sur des images confuses où s'agitait un corps à la tête tournée dans un angle impossible vers une femme en tenue de SS, qui levait un fouet vers un homme agenouillé dans un bric-à-brac de meubles et sculptures brisés : peut-être à l'intérieur d'un de ces temples maçonniques séquestrés sous l'occupation. La scène

s'éloigna, et toute dodelinante, la jeune femme réussit à sortir de son assoupissement pour revenir à ses notes.

« Les temples furent saisis, saccagés ou revendus, et les biens des frères dispersés. Beaucoup de francs-maçons se mirent en sommeil, certains retournèrent leur veste comme Marques-Rivière, mais bon nombre continuèrent à se réunir secrètement ou participèrent activement à la Résistance.

En 1941, à partir de 75 000 fiches établies par les services de Vichy, le Journal Officiel publia une liste de 15 000 maîtres maçons qui durent déclarer sur l'honneur ne pas appartenir à la secte abhorrée, et le cas échéant furent contraints d'abandonner toutes fonctions électives. En fait, la moisson fut décevante pour les vichystes, qui voyaient des frères partout, dans leur fantasme de revanche sur les gueux qui avaient amené République et laïcité. On en inventa donc, qui furent également chassés de la fonction publique ou désignés à la vindicte populaire. La traque fut soutenue par l'hebdomadaire bien nommé *Au Pilon*. Le ministre de l'Intérieur Marquet et le Garde des Sceaux Alibert interdirent ensuite les obédiences (organisations maçonniques constituées sous forme d'associations loi 1901) le 15 août 1940. »

Chloé s'interrompit et nota en marge pour elle-même : « Aujourd'hui, les constitutions du Portugal et de la France sont les seules en Occident à ne pas faire référence à Dieu. Si tout le monde avait laissé Dieu à la maison, Ben Laden aurait été guide touristique à Jérusalem. » Puis elle reprit sa lecture :

« Dès 1940, certains anciens dignitaires du GODF se retrouvaient régulièrement à la brasserie Victor place de la Bastille, jusqu'à ce qu'ils soient dénoncés. Mais le

groupe qu'ils avaient fondé se réunissait régulièrement chez un certain Kirchmeyer, sous couvert d'une entreprise immobilière. Ils devaient plus tard constituer un Grand Conseil Provisoire de la maçonnerie française. Sur le plan Résistance, le groupe, homologué sous le nom de *Patriam Recuperare*, organisa des filières d'évasion et d'assistance à des juifs, des aviateurs alliés abattus, des réfractaires au STO (service du travail obligatoire en Allemagne).

Dès 1942, ils furent en liaison avec Londres, et *Patriam Recuperare* fut admis au sein du Comité National de la Résistance, après reconnaissance en 1943 par Jean Moulin.

En 1943, plusieurs membres du réseau furent arrêtés. Kirchmeyer fut déporté en janvier 1944 à Buchenwald puis Mauthausen et un certain Pierre Grunberg, marchand de tableaux originaire d'Europe Centrale exilé à Paris, richissime argentier du groupe, l'accompagna sur la voie de Buchenwald, où il n'arriva jamais.

Peu avant la fin de la guerre, le groupe fut à nouveau saigné par des arrestations, mais ça ne l'empêcha pas de participer à la libération de Paris, et en particulier de reprendre les anciens sièges du GODF et de la GLDF, rue Cadet et rue Puteaux. La loge *Patriam Recuperare* existe toujours. »

Chloé s'interrompt pour caresser distraitement la fourrure noire d'Arsène, son arsouille de chat nourri au blanc de poulet, quand elle était en fonds. Ce n'était pas le cas en ce dernier jour tristounet d'un printemps mensonger ; et si Arsène ronronnait, sa maîtresse savait que ce n'était signe de contentement que pour les humains et les publicitaires animaliers.

Elle allait empoigner un autre de ses documents d'archives, lorsque le téléphone sonna :

– Hello, jeune fille, c'est Antoine. Mon étudiant est d'accord pour t'aider. Il m'a demandé ton âge et quand je le lui ai dit, il a eu l'air déçu. Tu vois qu'il y a des jeu-nots pervers aussi ?

Ignorant l'attaque, la jeune femme répondit :

– Tu tombes bien avec ton franc-mac, Crémieux a été emballé par mon nouvel angle d'attaque et il veut une série.

– Tu avances ?

– Sans souci.

– Pénalité, c'est du parler de jeune ça !

– Tu ne vas pas me resservir *La déroute de la pensée* et toute cette sorte de « Mort au jeunisme ». Et puis je croyais qu'on avait signé l'armistice ?

– Comme en 40.

– Je sais tout sur *Patriam Recuperare*, mais j'aurai besoin de ton érudit pervers pour d'autres infos sur la maçonnerie.

– No problemo.

– Et ça, c'est pas de la langue de jeune ?

– J'ai le droit de parler les langues étrangères.

– Bof... Et ton expo ? Et ton catalogue ?

– Du côté de la galerie ça roule, mais le catalogue est un gros morceau.

– Bon, ben à plus !

– À vous revoir, délicieuse jeune personne.

Chloé grommela, ne trouva pas de riposte et racrocha. La sonnerie du téléphone enchaîna aussitôt, c'était encore Antoine :

– Chloé jolie, je t'avais appelée pour une visite de la galerie.

– Tu veux m'entraîner dans cet antre mortel ?

– Tu as peur ?

– Je n'ai peur que du vide, tu le sais.

– Je suis en bas de chez toi dans un quart d'heure.

À peine eut-il embarqué Chloé qu'Antoine lui raconta la visite de Louis Cohen. S'il la rassura sur son sort immédiat, elle eut l'impression que tel un ours pataud, il avait fourré son nez dans une ruche un peu trop bourdonnante pour lui.

Ils roulèrent un instant en silence, puis, retrouvant le bonheur de se plonger dans son exposition, le bibliothécaire se mit à conduire avec la plus grande distraction, dans un flot de paroles. Heureusement, la circulation était peu dense. Ils traversèrent la Seine au pont Alexandre III et se dirigèrent vers le boulevard Saint-Germain. À la hauteur de l'Assemblée Nationale, Antoine annonça avec fierté :

– Tu sais que nous aurons le fameux portrait imaginaire de Sade par Man Ray.

– Non ?

Il haussa les épaules sous l'ironie :

– C'est Louis, mon collègue américain pour la partie arts plastiques qui l'a obtenu de la collection Ménil à Houston.

– Celui qui est venu te voir ce matin.

– Oui.

– Franc-maçon ?

– Tu fais une fixette ou quoi ? !

– Et toi, qu'est-ce que tu présentes ?

– Mais... des ouvrages archi-rares du XIX^e, et l'intégrale ou presque de l'œuvre : *Justine ou les malheurs de la vertu*, *La philosophie dans le boudoir*, *La nouvelle Justine et l'histoire de Juliette sa sœur*, et *Les cent vingt jours de Sodome* publiés en 1930 seulement...

– Est-ce que c'est bien moral tout ça ?

– Tu sais, c'est un sacré... (il s'interrompit pour éviter un motard qui surgissait du couloir réservé aux bus) philosophe ce Donatien.

– Peut-être, mais aussi un sacré sadique.

– Sais-tu seulement ce qu'est un sadique, petite oie blanche ?

– C'est un gars comme toi avec une case de moins en plus, ou l'inverse.

– M'ouais. Tiens, tu connais l'histoire du sadique et du masochiste ?

– Non.

– Vous ne savez rien, vous les jeunes.

– Tu ferais mieux de regarder où tu vas, *old timer*.

Antoine venait de brûler un feu rouge et avait manqué de peu l'arrière-train bariolé d'une touriste manifestement américaine qui se croyait protégée par sa masse et le passage matérialisé.

Le bibliothécaire poursuivit sans s'émouvoir, en tournant rue de Rennes :

– Le masochiste qui rencontre un sadique lui demande « Fais moi mal ! » et l'autre salopard lui répond « Non ! » en ricanant de plaisir, alors le maso lui susurre « Merci ! » en pleine extase.

Chloé sourit et ils débouchèrent place Saint-Sulpice :

– Tu ne vas pas me dire que ta galerie spéciale est ici ? C'est de la provocation !

– C'est pas une bonne idée ? Réunir Sade et le mouvement le plus pervers de l'histoire du catholicisme ?

Toujours aussi guilleret, Antoine gara sa voiture dans un angle de rue, un emplacement rêvé pour la retrouver en fourrière. Ils sortirent dans ce froid toujours aussi insolite, un peu de buée aux lèvres.

– Le divin bonhomme est connu de gens qui ne l'ont pas lu, comme d'habitude, reprit le bibliothécaire en évitant une coulure de déjection canine en alternance avec deux crottes plus consistantes, pourtant, c'était un esprit

terriblement en avance, un vrai libre penseur...

– Donc, un vrai franc-maçon.

– Erreur fatale, ma douce rousse. Les maçons de l'époque n'admettaient ni athées, ni femmes, ni esclaves, ni individus de mauvaises mœurs. D'ailleurs aujourd'hui, la plupart de ces messieurs sont théistes en pays anglo-saxons...

– Théistes ? À cause du thé ?

– Faible ! Non, cancrelette, ce sont des gens qui croient en la parole d'un Dieu révélée par un texte sacré : Ancien ou Nouveau Testament, Coran... Beaucoup d'autres sont déistes..., tu veux que j'explique là ?

– Non.

– Et la plupart ne reçoivent toujours pas les femmes.

– Ils m'intéressent moins tout à coup, tes amis.

Les Infortunes de la vertu s'ouvrait tout près de la place au bout de la ruelle des Planches, et dans sa vitrine, une affiche présentait une exposition de peintures érotiques romaines intitulée « Pompes et Circonstances à Pompéi ».

Au bas de l'affiche, une fresque bordée de rouge et noire alignait les célèbres matrones vantant leurs spécialités aux chalands qui passaient, sous l'œil goguenard d'un Jupiter aux yeux bandés, qui pesait son braquemart dans une balance, illustrant une allégorie qui devait se traduire par « raide comme la justice ».

Ils entrèrent. Des manutentionnaires enlevaient de lourdes plaques peintes accrochées aux murs, sous la direction d'une femme petite et sèche comme un coup de trique, aux cheveux bruns rasés de frais. Elle adressa un sourire distrait aux arrivants ; puis, reconnaissant l'expert, elle vint à eux de la démarche d'une amazone qui aurait accompli trois mois de chevauchée fantastique. Sa poigne de main ressemblait au reste et Chloé se promit de ne pas lui laisser sa patoune en repartant.

– Geneviève a dû s'absenter, dit-elle à Antoine, mais elle m'a laissé des documents douaniers pour vous.

Antoine avait présenté son amie comme historienne d'art, mais sur une soudaine impulsion, il lança :

– Savez-vous qu'il y a de sacrées coïncidences, Chloé travaille sur le réseau de francs-maçons auquel appartenait Pierre Grunberg, l'ancien propriétaire de cette galerie. Geneviève va sûrement pouvoir l'aider ?

– Certainement, elle a très (la galeriste avait appuyé sur le « très ») bien connu le successeur de monsieur Grunberg...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus, son portable se mit à sonner et elle se précipita vers la partie privée de la galerie en bredouillant : « Excusez-moi ! »

La femme revint très vite, mais elle semblait avoir perdu assurance et amabilité. Elle se dirigea vers un bureau et y saisit une liasse de documents qu'elle tendit à Antoine, avec l'évidente intention d'en rester là. Le bibliothécaire prit donc congé, mais sur le seuil de la galerie, il glissa à l'oreille de Chloé dans un souffle égrillard : « Tu as vu d'où elle vient ? C'est en dessous qu'ont lieu les soirées chaudes. » La jeune fille eut le bon goût de ne pas lui rappeler que dans ces profondeurs, il y avait eu aussi une soirée « mortelle ». Mais comme elle se retournait machinalement, elle aperçut, une fraction de seconde, le rideau cramoisi qui s'entrouvrit dans l'arrière-salle sur le visage en lame de couteau d'un homme qui les regarda à travers des lunettes noires : une crispation profondément antipathique sur toute sa physionomie.